

**VISITE DU MUSÉE MÉDARD
EN PRÉSENCE DE MONSIEUR JEAN BAPTISTE HUGO
JEUDI 21 NOVEMBRE.**



L'ancrage de Jean Hugo dans le pays de Lunel

À la fin des années 1920, Jean Hugo s'installe au Mas de Fourques à Lunel. C'est au calme de la campagne, loin du tumulte parisien, qu'il se dédie à la peinture et trouve une profonde inspiration dans les paysages de la région.

Célébrant l'harmonie de l'être humain avec la nature et la création, il s'impose une stricte discipline quotidienne répondant à cette exigence.

« Mes matinées étaient consacrées à la peinture. L'après-midi, je faisais une longue promenade à pied. Sur la carte d'état-major, je traçais autour du mas un cercle de quatre ou cinq kilomètres de rayon - une lieue, une heure de promenade - et j'en fis, comme d'un gâteau, sept parts. Je parcourais chaque jour l'une des tranches, de sorte qu'à la fin de la semaine, j'avais fait le tour du cercle ; et je recommençais dans le même sens la semaine suivante. »

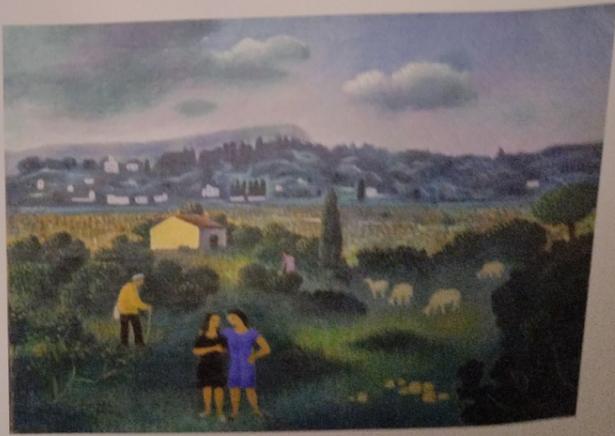
Ce périmètre tracé sur la carte délimite un territoire qu'il peut explorer et découvrir à pied.

En humaniste, il se doit d'acquérir une connaissance précise du pays, par l'étude de sa faune, sa flore, ses vents, ses saisons, et d'en comprendre son histoire, ses mythes. Tout en s'efforçant de saisir la manière dont tous ces éléments se situent dans le paysage qu'il contemple, le peintre note la palette des couleurs, la forme des nuages et la silhouette des arbres et des bosquets.

De retour à l'atelier, le botaniste, en lui, mais aussi l'ornithologue, l'entomologiste, le naturaliste, l'étymologiste et l'homme de lettres se retrouvent tous alors devant le chevalet auprès du peintre qui transpose sur la toile les fruits d'une riche récolte, croqués dans un carnet par quelques traits de crayons sûrs et rapides.

« Je m'étais composé un pays selon mon goût, dans lequel je situais mes tableaux. Souvent, j'en reconnaissais quelque paysage au cours de mes promenades, au bord d'un étang, au tournant d'un chemin de la montagne ou de la garrigue. Au loin s'étendaient des forêts de chênes et de châtaigniers vénérables, pleins de mousses, de lichens et de sources d'eaux vives. Les licornes les hantaient, invisibles à beaucoup. L'hiver, elles grattaient leur corne au tronc des bouleaux. »

Jean Hugo, *Le regard de la mémoire*, Actes Sud, 1984.



Jean Hugo, *La plaine de Fikendels, 1931*, huile sur toile. © Droits réservés

